

# La Chute

## Paradoxe en orange

Lee Mi-Jeong

Numéro 198, septembre–octobre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mi-Jeong, L. (1998). Compte rendu de [La Chute : paradoxe en orange]. *Séquences*, (198), 36–36.

## La Chute

### Paradoxe en orange

Avec **La Chute**, le réalisateur Im Kwon-Taek effectue un retour au thème de son film le plus célèbre, **Sibaji** (1986). Dans les années 1970, Yong-Eun, jeune fille de six-sept ans originaire de la campagne, pénètre dans les quartiers urbains de la prostitution, et cela bien malgré elle. Croyant sincèrement qu'elle a été engagée comme serveuse, elle est forcée de vendre son corps. Un de ses clients Kil-Yong, se montre gentil avec elle, mais — lorsqu'il retourne la voir, elle a disparu. Plus tard, Yong-Eun devient une femme d'affaires pleine de talent, mais ruine sa vie à nouveau en retombant dans la prostitution, cette fois à son niveau le plus bas.

Les années 1970 appartiennent à une période très sombre dans l'histoire de la Corée. La répression y était galopante, les droits humains souvent bafoués. Par coïncidence, c'était aussi la décennie la plus faible artistiquement dans le domaine du cinéma. **La Chute** suit de près de trois longs métrages très applaudis d'Im Kwon-Taek, à savoir **Sopyonje** (1993), **Les Monts Raebaek** (1994) et **Festival** (1996), qui présentaient tous un visage plus positif des attitudes face à la vie. On se demande alors quelles raisons ont poussé un réalisateur reconnu à se pencher maintenant (et de façon aussi réaliste) sur le côté négatif du comportement humain durant cette période particulière. En choisissant de faire de son film un récit historique, l'auteur suggère peut-être que les problèmes décrits n'existent plus en 1998 — ce qui n'est malheureusement le cas. En tout cas, la force de **La Chute** réside dans sa nature descriptive. Et il faut mentionner que le réalisateur a pris quelques risques courageux en improvisant la majorité des scènes de son scénario, immergeant son film dans un milieu aux couleurs baroques, l'orange dominant.

**La Chute** reste une œuvre énigmatique, très attachante émotionnellement et assez singulière du réalisateur le plus influent de Corée.

Lee Mi-Jeong

son côté formel, à l'approche utilisée par Kenji Mizoguchi dans ses *films de femmes* des années 50, l'œuvre d'Im possède néanmoins plus de rythme et de dynamisme, suggérant par la même occasion que si le cinéma coréen s'est souvent inspiré du cinéma japonais, il n'en demeure pas moins qu'il se cherche aussi un style propre dans les années 80.

Dans d'autres circonstances, j'ai eu l'occasion de visionner **L'Homme aux trois cerceaux** (1987) de Lee Chang-Ho, un étrange récit sur les pratiques magiques du chamanisme, commenté à travers une structure à la fois fascinante et compliquée. En mai 1990 et en novembre 1993, le Conservatoire d'Art ci-

minutieuse sur la religion. Mais en analysant le film de plus près, on se rend compte qu'il s'agit aussi d'une trajectoire vers le passé, plus particulièrement axée sur le sud du pays. Avançant l'idée que le chamanisme est une part essentielle de la culture nationale, le film interroge en outre les pouvoirs du christianisme. Les trois films en question furent mis en images par le grand directeur photo Chong Il-Song et, à l'instar d'**Adada**, **La Fille du feu** possède de très puissantes qualités visuelles, notamment dans l'utilisation de l'écran large pour cadrer les cérémonies chamanistes. Également mis en images par Chong, **Sopyonje** est l'un des films les plus sombres d'Im et au

nématographique de l'Université Concordia program-mait des mini-rétrospectives du cinéma coréen. Mais c'est indubitablement au Festival des films du monde que la participation de la Corée s'est faite de façon régulière, année après année, permettant à un large public de se familiariser avec les nouveaux films coréens.

Jusqu'à présent, quelque treize films d'Im Kwon-Taek ont été présentés à Montréal, beaucoup plus qu'aucun autre réalisateur coréen. Il est clair qu'au cours des années 80, Im était, à mon avis, le cinéaste le plus marquant de la Corée du Sud et fort probablement, le plus prolifique du pays. Selon une publication distribuée pendant le premier Festival international de cinéma de Pusan, Im a réalisé seize films dans la décennie. **Gilsodom** (1985) est un bon exemple montrant l'habileté du metteur en scène à aborder des sujets politiques jadis interdits (sans doute, il pouvait se le permettre grâce à sa notoriété de grand cinéaste). Dans un premier temps, **La Fille du feu** (1983) se présente comme une enquête

même titre que **La Fille du feu**, bénéficie d'une bande sonore remarquable. Sans doute influencés par le cinéma récent du Taïwanais Hou Hsiao-hsien, Chong et Im ont mis au point une magnifique méditation visuelle et sonore sur le *p'ansori*, une forme traditionnelle du récit musical (opéra) coréen. Des plans séquences permettent au spectateur d'assister sans interruption à des récits chantés et l'image, cadrée en plan général, donne pleinement la perspective des différentes formes de représentation du paysage coréen. À ce titre, il est clair que **Sopyonje** restera l'un des plus beaux films d'Im Kwon-Taek.

À la suite des nouvelles tendances mises de l'avant par Im Kwon-Taek et Lee Chong-



A Hot Roof

Ho, les critiques ont appelé cette période de reprise cinématographique des années 80 la *nouvelle vague coréenne*. Deux noms s'imposent: Jang Sun-Woo (né en 1952) et Park Kwang-Su (né en 1955). Le premier fait une entrée fracassante avec **Le Temps du succès** (Songgong Sidae/1987), une comédie satirique, tandis que le premier film de Park, **Chil-Su et Man-Su** (1988) procède selon une structure narrative beaucoup plus sérieuse, notamment dans sa critique sociale. Étrangement, on s'aperçoit que les deux films finissent par des suicides.

Récemment, deux livres sur la nouvelle vague coréenne ont été publiés en langue anglaise. Il s'agit de *Seoul Stirring*, écrit par Tony Rayns, et qui servit de guide à une série de films coréens présentés au ICA de Londres, et *Korean New Wave*, une publication du premier Festival international de cinéma de Pusan<sup>12</sup>. Et cette nouvelle vague est loin de se